

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, 16 fr. pour les théâtres.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année.
Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4; — chez Louis Perriu, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Afranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Nos abonnés devaient recevoir aujourd'hui une romance, notre premier morceau de musique. La gravure de cette romance, qui appartient au numéro de ce jour, n'étant pas encore terminée, nous en ferons la distribution dimanche prochain. Nous espérons de combler cette lacune par un supplément.

GRAND-THÉÂTRE.

Concert de Mlle Toméoni. — Débuts: Barrielle, Mlle Lehuen, Lesbros, Mad. Miro-Camoin, Cossard.

RÉGLONS l'arriéré d'abord, nous arriverons ensuite au plus important. Il vous souvient du concert de Mlle Toméoni? Ce soir-là il faisait un temps superbe, la chaleur était douce, la promenade délicieuse, et j'y serais resté pour ma part, n'eût été le désir que j'éprouvais de revoir et d'entendre pour une fois encore Mlle Toméoni qui avait laissé à Lyon d'excellents souvenirs, et qui ne pouvait que justifier sans doute la bonne opinion qu'on avait gardée de son talent. Trois grands morceaux, trois airs importants, c'était ne pas reculer devant la difficulté, et faire largement les frais de son concert; et cependant Mlle Toméoni n'a point obtenu tout le succès qu'elle était en droit d'espérer. Nous avons retrouvé chez cette dame la même habileté du mécanisme vocal d'il y a trois ans, la même facilité dans le fioriture; mais il nous semble que le volume de la voix a toute une teinte de fatigue et d'épuisement. L'émission est devenue laborieuse, et les notes hautes seules ont conservé leur même éclat. L'air du *Serment* a été le mieux dit des trois, parce que la cantatrice a pu s'y permettre tous les ornements dont elle surcharge toutes les musiques, quel que soit le style du morceau. Du reste, les éléments de ce concert étaient en grande partie répétés des concerts précédents, si ce n'est un air des *Abencérages*, air d'étude s'il en fut, que Malliot a dit avec la science voulue, et la romance de *Guido*, qu'Audran a chantée avec une excessive pureté, une justesse exquise et beaucoup d'expression.

Les débuts vont leur train, et ils sont heureux. C'est rare. Ce qui est plus rare, c'est la marche suivie par M. Barrielle, seconde basse qui débute d'abord assez mal dans Mak du *Chalet*, rôle en dehors de son emploi, se fait applaudir avec raison dans *Guillaume Tell*, justifie des services qu'il pourra nous rendre dans la *Juive* (remarquez que ce ne sont que des premières basses), retourne à son affaire dans *Fra-Diavolo*, redevient complaisant pour le *Barbier* dans le rôle de Basile, qui lui fait le plus grand honneur, et joue enfin Raimond de *Lucie* pour son second ou troisième début. Est-ce la fin, au moins? Il y en a qui ne débute pas assez, mais M. Barrielle débute trop. Somme toute, et par les qualités que nous lui avons reconnues et que nous avons déjà détaillées l'autre jour, c'est une excellente acquisition.

Mlle Lehuen, elle, va tout doucement, sans se presser. Il est vrai que la pauvre enfant ne demanderait pas mieux que d'avoir fini bien vite: elle n'a pas de grands moyens, mais ceux qu'elle possède sont jeunes, frais, agréables. Sa voix, qui a de l'étendue, se développera plus tard; sa méthode est bonne, et il y a du goût. Son défaut principal, c'est d'être trop jeune, de manquer d'expérience et de ne pas savoir assez: avec le temps et du travail, ce défaut-là sera remplacé par des qualités dont Mlle Lehuen a les germes, et dont il s'agit seulement de savoir profiter.

Lesbros était pour nous une ancienne connaissance qu'on a revue avec plaisir. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le séjour de Rouen lui a profité, et qu'on peut signaler en lui de no-

tables progrès. La nature du talent de Lesbros le met à l'abri de toutes les comparaisons, grâce à la flexibilité de ses moyens physiques qui lui permettent d'aborder les rôles les plus opposés. Je sais bien que l'emploi de baryton est des plus élastiques quand il s'agit de le chanter médiocrement. On s'est souvent dit: — Quelle voix avez-vous, un ténor? — Non. — Une basse? — Encore moins. — Mais quelle voix enfin? — Aucune. — Alors, c'est que vous avez un baryton. Cette mauvaise plaisanterie est peut-être très hasardée, mais elle ne laisse pas d'avoir un certain fonds de vérité, et au bout du compte, la voix la plus difficile à rencontrer pour la trouver complète, c'est sans contredit la voix de baryton.

Mais je suis bien loin de Lesbros. Au premier abord, on ne reconnaît pas dans la voix de ce chanteur les conditions ordinaires de son emploi, parce que le timbre manque de la rondeur, de l'étoffe voulues; mais on s'accoutume au diapason de cet organe qui descend assez bas pour aborder tous les rôles de baryton véritables, et qui monte assez haut pour chanter, et avec l'aide des notes de tête, qui sont très pures, une grande partie du répertoire de Chollet, témoin le *Brasseur de Preston*, qui est un rôle de ténor, ni plus ni moins. Bien accueilli à son entrée, Lesbros, le premier jour, et dans *Figaro*, s'est montré comédien intelligent et spirituel: il a de la verve, de l'entrain, et beaucoup d'aisance. Nous le félicitons aussi du cachet qu'il a donné à lord Asthon de *Lucie*. Après Dabadie, la tâche était rude, et la couleur que Lesbros a eu le bon esprit de donner au rôle est bien tranchée, et comme style et comme jeu. Il est arrivé à d'excellents effets par un chant d'une grande expression et bien nuancé, par une excellente méthode, par beaucoup d'âme et d'habileté. Le ton général du rôle manque bien un peu de la franchise et de l'éclat nécessaires, mais en revanche il y a du charme comme voix, et de la distinction comme tenue scénique. Si j'en dis aussi long, le premier jour, et avec franchise, c'est que je fais beaucoup de cas du talent de Lesbros, qui est en très bon chemin.

Maintenant, voici la plus brillante de nos acquisitions, ce que je n'aurais pas dit peut-être après la cavatine du *Barbier de Séville*, mais ce que je proclame bien haut après *Lucie de Lammermoor*. Au premier début, succès; au deuxième, sensation profonde.

Je n'ai pas besoin de dire que je parle de Mad. Miro-Camoin.

A ce nom, nos souvenirs se sont reportés à l'Opéra-Comique, où Mlle Camoin a créé Henriette de *l'Eclair*, rôle qui a commencé sa réputation. Aujourd'hui Mad. Miro-Camoin vient du Théâtre-Royal de la Haye, précédée d'un nom des plus honorables, et que son mérite réel justifie complètement.

J'en aurais beaucoup à dire, mais je veux entendre et entendre encore. Mad. Miro-Camoin n'a pas besoin de mon feuilleton pour remporter tous les suffrages, et quand j'examinerai avec détail l'ensemble de toutes les qualités qui constituent, chez notre première chanteuse, ce talent si musical, dans le rôle de *Lucie*, ce sera pour ma propre satisfaction et l'acquit de ma conscience. A Lyon, le rôle de *Lucie* n'avait pas encore été chanté, et surtout n'avait pas encore été joué. Mad. Miro-Camoin le chante et le joue avec une supériorité incontestable: science profonde de l'art du chant, expression dramatique, grande habileté dans le mécanisme vocal, finesse, pureté, justesse, du style enfin, c'est un rôle complet. Après le quatrième acte, on a rappelé Mad. Miro-Camoin.

Et la rentrée de l'excellent Cossard, comédien d'autrefois, c'est-à-dire de la bonne école, et qui a reparu avec Mad. Cossard, dans les *Folies amoureuses*, de Regnard; et le début de M. Cruvelié, dans *l'Orage*! Ce sera pour dimanche, car le temps me manque et je n'ai plus de place. Et puis, pourquoi ne pas consacrer à la comédie un article spécial? Cette pauvre comédie, on l'oublie assez partout, pour que la presse s'en souvienne un peu!

E. L.....R.

— Cette semaine, on a donné *l'Elisire d'amore*, de Donizetti. Ce philtre-là ne vaut pas celui d'Auber, et la compagnie italienne ne me paraît pas destinée à mieux chanter l'opéra *boffa* que l'opéra *seria*. Ensemble et séparément, c'est plus que médiocre.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

UN BOUQUET.



ENCORE un bouquet! » allez-vous me dire. Depuis cinq semaines, à l'occasion des théâtres, l'Artiste nous a régulièrement servi des fleurs sous toutes les formes, en gerbe, en pluie, en avalanche, en bouquet, en couronne : toute galanterie envers le public apporte cependant sa lassitude, et l'Artiste n'est pas exclusivement le journal des parterres. Ceci, mes chers lecteurs, est spécieux; mais j'ai deux motifs péremptoires à vous opposer : d'abord, nous sommes dans une saison d'épanouissement général, et l'écrivain n'est que le reflet de son époque; ensuite, il est des noms qui portent avec eux leur prédestination plus ou moins fâcheuse; et, quelque chose que je fasse, je ne puis vous offrir qu'un article *Fleury*. Indulgence donc et pardon pour celui-ci! accueillez-le comme une de ces modestes fleurs des champs, qui, séparées de leur tige, ne demandent à vivre qu'un jour.

Or, au lieu de parler des premiers et non malheureux débuts de M^{lle} Queyrens au théâtre des Célestins, j'essaierai de reproduire dans toute sa simplicité une causerie d'entr'acte. Vous savez combien, dans nos salles de spectacle, les intimités s'établissent vite :

« — Monsieur, quel est le titre de l'ouvrage qu'on représente?... Pourriez-vous m'indiquer le nom de cet artiste?

« — Monsieur n'est pas habitué de nos théâtres?

« — Je suis récemment arrivé dans votre ville; j'habite Bordeaux, Marseille ou Paris. »

Et voici des rapports de bonne intelligence engagés jusqu'à la fin du spectacle. Entre habitants de villes différentes, les confidences s'échangent si facilement. Au théâtre, tout se pratique absolument comme dans les diligences Laffitte et Caillard.

Eh bien! ces jours derniers, se trouvait près de moi un jeune Américain au regard vif, à la parole ardente, à l'âme aimante et belle; son récit, qu'il m'a permis de rapporter, peindra bien son caractère :

« Depuis deux ans à peu près je réside à Lyon, et je me rappelle qu'aux premiers jours de mon arrivée, il se passa un fait sans importance peut-être, mais qui pour moi devint un événement dont la date restera fatale dans ma vie.

« Le nom de Duprez remplissait alors votre ville, et moi aussi je voulais admirer le sublime Arnold. Un soir, la salle du Grand-Théâtre était envahie; partout la foule, le bruit et l'impatience; partout les chatoyantes étincelles des diamants et du gaz; partout les yeux des femmes rangées en guirlande autour des galeries; des milliers de poitrines respiraient, et se renvoyaient la vie : c'était un océan de passion et d'énerveante chaleur. Je suffoquais d'étonnement, de bonheur; mais ce panorama mobile, étourdissant, agité, avait je ne sais quoi de fiévreux qui me faisait mal.

« Tout-à-coup mes yeux, fatigués d'un éblouissement trop prolongé, vinrent à se reposer sur une jeune fille. Elle était là, s'appuyant sur le bord d'une loge de premier rang, parlant à sa mère placée vis-à-vis d'elle; et si j'eusse seulement étendu le bras, j'aurais touché sa main, et mes paroles fussent parvenues jusqu'à elle... Ah! Monsieur, que je la voyais belle!... Au milieu de cette oasis dans laquelle j'étais jeté, vainement mon âme avait cherché quelque place où se fixer; et maintenant qu'elle l'avait découverte, pouvait-elle s'en détacher? Je ne trouvais pas, il est vrai, dans la jeune fille, ce caractère de beauté sévère, correcte, passionnée, excitante, de nos Américaines; mais il y avait en elle tant de fraîcheur, tant de timidité, tant de douceur, mais la modestie de ses yeux baissés était si touchante, mais il y avait tant de séduction dans ses sourires à sa mère!... Dès ce moment, mon cœur la nomma sa mystérieuse amie. La réputation de Duprez sortit de mon souvenir : toute mon admiration se concentra sur ce type lyonnais d'une beauté nouvelle pour moi; ce fut dans l'expression des traits de *mon amie* que je voulus lire et éprouver les émotions de la scène, et je crus que le spectacle ne me serait plus que l'occasion d'une contemplation et d'un rêve.

« Toutefois, voici ce qui arriva. Duprez était arrivé au duo de Mathilde et d'Arnold; la salle électrisée semblait vouloir s'abîmer dans le tonnerre des applaudissements, et les couronnes et les fleurs, s'élançant de tous les points du théâtre, volaient à la scène : je crus voir une larme briller sous les paupières de *mon amie*; sa main, posée en dehors de la loge, s'entr'ouvrit, et le bouquet qu'elle tenait vint tomber à mes côtés. La jeune fille porta les yeux sur moi, et, en rencontrant mon regard qui l'aspirait, elle rougit, détourna la tête, et regarda sa mère, qui dans ce moment ne voyait que la scène. Qu'allais-je faire? déposer un baiser sur ces fleurs et les rendre à *mon amie*? Mais personne ne les avait vues, et les reporter à la loge serait peut-être une maladresse qui attirerait l'attention publique, en compromettant la jeune fille. Et puis, j'étais si jaloux du bonheur que m'avait envoyé le hasard, et puis un bouquet est si peu de chose pour celle qui n'y attache aucun souvenir, il est si précieux au contraire pour celui qui ne veut plus vivre que par lui; et puis... et puis... Je gardai ces fleurs et les cachai sur ma poitrine... Malheureux égoïste!

« Ce bouquet a été pour moi la robe de Nessus. Pendant bien des jours je le sentis brûler mon cœur; puis, craignant de voir se détacher ses pétales desséchées, je le déposai religieusement sous un globe, à côté d'un vase de fleurs artificielles : toutes fanées qu'elles étaient, les siennes me semblaient bien plus belles. N'est-ce pas le sentiment seul qui donne aux objets et leur éclat et leur fraîcheur?

« Depuis la représentation dont je viens de vous parler, *mon amie* ne revint plus à la même place, qu'à de rares intervalles; et pourtant c'était là seulement qu'il m'était donné de l'apercevoir. Comment, en effet, le fils d'une terre étrangère et lointaine eût-il pu s'introduire dans l'une de vos nobles familles? Les recommandations que j'avais apportées de ma patrie s'adressaient toutes au monde du commerce : j'étais venu me livrer à l'étude du négoce, et je n'ai appris que la terrible science des tortures de l'âme.

« Il y a quelques semaines, de jeunes hommes, distraits et rieurs, vinrent me visiter, et pour un moment je les laissai seuls en ma chambre; lorsque je revins à eux, j'entendis retentir les éclats d'une joie stupide : « Non, non, disait l'un de ces fous, Eugène n'a pas trouvé toute la vérité; je gage que ce bouquet est un débris des bals masqués de cet hiver : quelque nymphe du corps de ballet l'aura laissé à notre ami en souvenir de ses faveurs flétries... » Et les rires éclataient plus fort, et le bouquet, passant de main en main, éparpillait sur le sol sa poussière de fleurs.

« — Imbéciles et méchants! » m'écriai-je en arrachant à tant de profanations l'objet de mon culte.

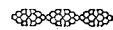
« Ces jeunes gens insultèrent encore à l'emportement de ma douleur, et sortirent en riant. Dieu merci! j'étais donc resté seul! Vous dirai-je tout ce qu'il y eut d'amertume dans mon désespoir? celui qui a subi quelque semblable épreuve peut seul la comprendre. Je veux tenir secrets les déchirements du cœur, car le rire des sceptiques est trop épouvantable. Quoi qu'il en soit, je devinaï bien qu'à ce même instant mon existence se brisait ailleurs : toutes les fois que j'avais dû, le soir, rencontrer *mon amie*, une voix secrète était sortie de ces fleurs pour me le dire à l'avance, et j'étais sûr que cette voix intime ne me trompait pas. Maintenant l'organe de cette parole avait été détruit; plus rien d'heureux ne me restait donc à entendre. Le cœur brisé, je recueillis les restes de mon idole, et, pour la soustraire à de nouvelles souillures, je la livrai aux flammes. « Périssent avec toi, lui dis-je, périssent les illusions qui me firent heureux! « Comme toi, pendant un instant, elles brillèrent, et maintenant leurs cendres vont se mêler aux tiennes. » Le bouquet n'était plus, et la flamme en le tordant l'avait fait crier et se plaindre.

« Dans la soirée du même jour je vins bien prendre ma place au théâtre, mais je ne revis plus *mon amie*, ou plutôt la jeune fille d'autrefois était devenue grande dame, et son regard s'illuminant ne s'arrêtait plus que sur l'homme assis à ses côtés, dans sa loge. C'était trop souffrir... et je sortis.

« — Pauvre étranger, dis-je à l'Américain, n'aviez-vous donc pas appris, dans les forêts vierges de votre belle patrie, qu'il fallait éviter la fascination de l'œil du serpent qui se cache sous l'herbe?... Mais puisque rien de ce récit ne peut compromettre, voudrez-vous me laisser ignorer le nom de celle que vous appelez *votre amie*?

« — Je crois vous avoir dit qu'elle était belle entre toutes, et vous pourrez la reconnaître. »

F.

*Le Procès des deux Roses. (1)*

DEVANT un tribunal, sans appui, sans famille,
Paraissait une jeune fille;
Dans ses yeux brillaient quelques pleurs,
Mais rien n'annonçait d'épouvante.

On l'accusait d'avoir fait manquer une vente :
L'objet vendu, c'étaient des fleurs.

Un jeune fiancé, pour plaire à sa future,
Avait commandé le dessin
De la plus exquise parure
Qu'eût jamais inventée un cerveau féminin....
Une robe de noce! un chef-d'œuvre en satin.
Où devaient se mêler aux perles, aux dentelles,
Des roses blanches naturelles.....
Mais comment, en hiver, accomplir ce dessein?

La maîtresse ouvrière, habile personnage
Qu'un obstacle pareil ne pouvait effrayer,
Se souvint à propos que, dans son voisinage,
Une jeune orpheline, aussi belle que sage,
Cultivait, par plaisir, un superbe rosier :
Ce beau rosier, contre l'usage,
Fournissait, en hiver, son tribut printanier.

Elle va la trouver, offre un prix qui doit plaire :
On est d'accord en peu d'instants,
Quand un argent bien nécessaire
Doit, du moins pendant quelque temps,
D'un modeste logis écarter la misère.....
Et, le délai fixé, l'on termine l'affaire.

(1) Récit emprunté à la *Gazette des Tribunaux*.

Mais voilà qu'un beau jour, un jour où le soleil
Ferait croire en janvier que le printemps va naître,
La jeune fille, à son réveil,
Met le rosier sur sa fenêtre
Et sort pour ses travaux : à la douce chaleur,
Les fleurs, en s'entr'ouvrant, étalent leur blancheur,
Lorsque soudain un ouragan s'élève,
Et le vent fait moisson des roses qu'il enlève.

« Mais deux roses restaient encor!....
« Répond l'accusatrice, et j'en offrais de l'or ;
« Jugez, quand je reviens, de ma surprise amère.....
« Plus de fleurs! et pourtant le Ciel, dans sa colère,
« N'avait point, cette fois, effeuillé leur trésor! »

— « Oui, mais c'était le jour où je perdis ma mère,
« Ma mère qui soignait cet arbuste si beau,
« Et se plaisait, l'hiver, à voir ses fleurs écloses ;
« Tout à son souvenir, j'ai cueilli ces deux roses
« Pour les porter sur son tombeau! »

Malgré tous ses efforts pour leur fermer passage,
Des larmes à ces mots inondent son visage.
L'accusatrice alors : « Messieurs les magistrats,
« Rencontrer un bon cœur n'est point affaire aisée ;
« Il n'est que trop d'enfants ingrats!
« Pour mieux fonder mes droits aux fleurs de l'accusée,
« Je l'adopte ; entre nous terminez ces débats!
« Quant à toi, poursuis-elle en lui tendant les bras,
« Ma fille, ta tendresse est tout ce que j'envie,
« Et tes fleurs, lorsqu'un jour j'aurai perdu la vie,
« Entre ta mère et moi tu les partageras! »

FLORIMOND L.....



Faits Divers.

Listz, qui vient d'aller donner deux magnifiques concerts à Orléans et à Tours, est revenu à Paris, d'où il va partir pour Londres. Il s'arrêtera une soirée à Rouen, où on l'attend.

— Le théâtre Leopoldo, à Florence, vient de faire son ouverture d'une façon très brillante, par la représentation de *Scaramouche*, de Ricci, qui, ici comme par toute l'Italie, vient d'obtenir un succès d'enthousiasme. Le rôle de Sandrina a valu des applaudissements mérités à Mlle Jenny Olivier, qui a été délicieuse comme cantatrice et comme actrice ; sa cavatine et le trio avec le ténor et la basse ont été bissés, ainsi que le rondeau final. Lucio Zmosky, Faynoni, Valentini ont contribué au succès de l'ouvrage et ont été fort bien accueillis du public.

— Le Théâtre italien s'est enfin décidé à abandonner l'Odéon. Un bail de neuf années a été passé entre les propriétaires de la salle Ventadour et M. Dormoy. C'est donc dans cette salle qu'on entendra, à la saison prochaine, les chanteurs italiens, à Paris.

— Roguenot, le ténor de Bordeaux, vient de se retirer devant une violente opposition qui s'est manifestée à sa rentrée, dans le rôle d'Eléazar de *la Juive*. Voilà pour la direction des théâtres de Bordeaux, laquelle a écrit à Paris pour pourvoir au remplacement de Roguenot, un fort grave embarras et de tristes débuts. Roguenot était à Bordeaux depuis deux ans.



Nos Théâtres de notre Enfance.

(Suite et fin.)

ÉVANT encore à Thomas, notre acteur bien-aimé, je ne tardai pas à admirer tout à mon aise une de ces charmantes bastilles...., qu'un système de défense savamment combiné a semées tout à l'entour de la grande et populeuse cité....., comme un amant bien épris se plaît à étreindre lui-même d'une riche et soyeuse ceinture, aux couleurs étincelantes, la taille élégante et souple de sa jeune et docile maîtresse.

Plaiguez-vous donc ensuite de la galanterie de messeigneurs du génie, qui n'ont pas dédaigné de ceindre très complaisamment, — et presque amoureuxment, — cette belle et bonne ville de Lyon...., d'une des plus larges, des plus solides ceintures.... qui furent jamais confectionnées dans les ateliers renommés de la métropole de l'industrie française!.....

Et puis, venez nous parler après cela de la ceinture de Minerve, de celle de Vénus, de l'écharpe d'Iris, des corsets Gobbert, et de tant d'autres mécanismes ingénieux appliqués particulièrement à l'orthopédie, et, en général, à la coquetterie fallacieuse.... des belles dames!.....

J'avais beau regarder de tous côtés....., je ne découvris pas le plus petit théâtre.

Seulement j'aperçus à droite et à gauche les montagnes *Russes* et *Françaises* (1) à demi-ruinées, hélas! et bien près de joncher, elles aussi, le sol de ruines et de monceaux de bois vermoulu.

Leur règne aussi était passé!

Avec la vogue et l'entraînement immaîtrisable de l'imitation...., les courses en traîneau, les ramasses enivrantes, les promenades, les tête-à-tête mystérieux, tous ces plaisirs avaient fui..... pour faire place au silence, à la solitude, que sais-je? peut-être à la grande et lucrative culture du melon et de la betterave!.....

C'était toujours pour moi la civilisation étouffant ou expulsant les joies et les plaisirs de la folle et heureuse adolescence!

Maudite civilisation!

Je fus tenté de chanter à mes pauvres montagnes si désertées et si tristement démantelées :

« Vous n'êtes plus ce que vous avez été. »

Ou bien encore cet autre refrain d'opéra si connu.... :

« Vous n'êtes plus à votre place..... »

Je pénétrai dans l'enceinte de l'un de ces modernes tivolis du Lyonnais.

L'hiver y avait laissé les traces de ses rigueurs.

Les fleurs y étaient rares, l'ombrage et la verdure bien moins qu'abondants. J'admirai seulement quelques serres chaudes protégeant sous leurs vitraux bienfaisants les primeurs destinées à la table très peu somptueuse des Lucullus des bords du Rhône ;

Mais là aussi le silence régnait en maître, comme un roi des ténés.

Hélas! le silence, ce frère de l'absence, n'est-il donc pas déjà la mort?

Les chars étaient captifs et ressemblaient à de pauvres esclaves, ainsi attachés les uns aux autres à leurs chaînes rouillées!!

Je n'entendais plus ces cris, ces rires, ces clameurs trahissant parfois si voluptueusement l'effroi ou le bonheur, la joie ou la crainte des belles promeneuses, parées de leur trouble et de leur ivresse, et plus belles du désordre même de leur toilette.

Plus de ces jolies échevelées qui semblaient (à nos yeux d'adolescents) tomber du ciel, comme de beaux anges, ma foi!

Plus de voix douces de femmes, plus d'harmonie entraînante, plus de bruit et de mouvement, plus de parfums, plus de verdure!

Je sortis des *montagnes*, abandonnées désormais, sans rencontrer le moindre équipage sur mon passage.

Puis jetant un dernier regard d'adieu sur ces forteresses si fragiles à côté de ces forteresses si formidables....., je revins sur mes pas....

Tout en marchant, et presque au milieu du cours Morand, non loin de ce jardin fameux de mythologique mémoire, surnommé, je crois, le Jardin de Paphos, et que hantaient de mon temps des vénus et des nymphes si peu appétissantes et si terrestres, hélas!..... je fus tout-à-coup distrait de ma sombre rêverie par le bruit insolite de plusieurs instruments, que dominaient celui de la grosse caisse et des cymbales!!

M'arrêtant malgré moi aux sons (je ne puis dire franchement *aux accords*) de cette musique très peu harmonieuse ce jour-là....., je levai la tête, et vis devant moi, attachée à un énorme poteau, une gigantesque affiche, portant en tête ces mots, en lettres d'un demi-pied de hauteur :

THÉÂTRE DE LA VEUVE COLOMBIER,

et avec la permission de M. le directeur privilégié des théâtres de Lyon.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DU

BRIGAND DE CALABRE,

Mélodrame à grand spectacle, en cinq actes, avec combats à l'arme blanche, assauts, danses, mêlée générale et incendie!!!...

Les Hébreux eux-mêmes, à la vue de l'eau jaillissant abondante et limpide du rocher, sous la baguette prestigieuse de Moïse, les Hébreux furent moins étonnés que moi à l'aspect de cette immense affiche devant laquelle je m'exclamai, me sentant comme illuminé par un rayon d'espérance :

Tous vos théâtres ne sont donc pas détruits, ô mes bien-aimés Brotteaux!

Et tout en évoquant l'ombre dramatique des Jules, des Constant, des Guérin, de la Marigny; tout en regrettant le bon mélodrame *pur-sang*, le vieux mélodrame boursoufflé et débraillé, qui nous a tant fait peur à nous pauvres enfants crédules, et dont vous riez maintenant vous autres hommes qui ne croyez plus à rien; tout en évoquant vos grandes voix et vos gestes menaçants, artistes tant applaudis d'un genre populaire trop peu regretté, je me promis

(1) C'est par un oubli bien grave que notre collaborateur n'a pas daté sa promenade, qui remonte, nous croyons, à plusieurs années, ce qui modifie considérablement ses opinions sur les petits théâtres et leurs inimitables artistes.

bien de revenir visiter le théâtre de la veuve Colombier, le seul théâtre qui me semblât donner encore quelque vie aux Brotteaux de mon enfance.

Je passai sans m'arrêter devant le bâtiment assez bourgeois de ce petit théâtre presque oublié sur lequel Achard fit si glorieusement ses premières armes...

J'avais hâte de rentrer en ville... , comme disent encore quelques-uns, et des plus fashionables même...

Et tout en traversant le pont Morand, je me surpris, je ne sais trop pourquoi, fredonnant, à la vue des flots du Rhône... très peu limpides ce soir-là... :

« Beau cavalier, je vais sous l'arche,
« Dans le courant de l'eau qui marche... »

Aussitôt je me rappelai Achard, qui disait si bien *les Laveuses du couvent*, heureux de me souvenir que j'avais assisté à ses débuts et prédit même l'avenir de son talent flexible et gracieux...

J'étais près du terme de ma course.

Je traversai bien vite la place des Terreaux, croyant voir encore gravés en lettres de sang, sur chacun de ses édifices, la date de 1642 et les noms de Cinq-Mars et de Thou, ces deux nobles victimes du ministre Richelieu !...

A peine m'arrêtai-je devant les vastes bureaux des messageries de *Notre-Dame-des-Victoires*, qui furent occupés, il y a bien des années de cela, par les personnages de cire du salon d'un Curtius de l'Empire dont j'ai oublié le nom.

Là, l'empereur Napoléon, Joséphine, Marie-Louise, Cartouche, Mandrin, le vieillard *Cimon*, allaité dans son cachot par sa fille, George Cadoudal, Ravallac, Desaix, Kléber, et les principaux souverains de l'Europe vaincue, revêtus de leurs plus brillants costumes, avaient été montrés à notre enfance ébahie et crédule.

Il y avait là aussi, je me souviens, un beau phoque vivant, à la peau lisse et tigrée, qui s'agitait dans une immense cuve d'eau salée, sa trop étroite prison.

C'était aussi un bel esclave, — et parmi tant d'autres, — que ce magnifique phoque pour qui les fanfares, l'éclat des bougies et l'admiration de la foule étaient loin de valoir la moindre petite anse ignorée et quelques bancs de rochers dans les mers du Sud.

Je passai outre, plus soucieux, car je n'avais pas encore rencontré, pour fiche de consolation, la plus chétive ménagerie.

Les immenses baraques qui avaient embelli les places de Bellecour, Saint-Clair et les environs de la voûte du Collège, illustrés par cet enlèvement si audacieux qui a eu les honneurs de la complainte... ; ces gigantesques théâtres de bois sous forme de hangars, avaient été démolis depuis peu !... J'en étais à regretter les soirées si pleines d'attrait et de fou rire des physiciens Bosco et Comus, à regretter surtout le physicien polonais Linscki, avec ses colombes ressuscitées, ses jolies femmes escamotées au milieu d'une pluie de jasmins, de roses et de lis...

Hélas ! pourriez-vous donc me dire, aimable physicien, quelle main de confrère plus habile vous a escamoté si lestement, un beau jour, votre glorieuse patrie ?...

Au moins, pensai-je, au moins je pourrai voir bientôt le théâtre Joly, ce théâtre de tableaux animés, d'acteurs automates qui se meuvent, s'agitent, marchent et gesticulent presque aussi bien que bon nombre de grands acteurs de chair et d'os...

Et, tout en me dirigeant du côté de la rue Sainte-Marie, je songeais, en riant tout haut, au bonheur d'un directeur d'artistes automates...

Pour ce fortuné directeur, me disais-je, quelle quiétude d'esprit continue, et vraiment digne d'envie ! Jamais, de la part de ses tranquilles et économes pensionnaires, de procédés désobligeants, incivils, et parfois peu délicats ; de leur part, non plus, point d'absurdes et inextricables prétentions, point de petites rivalités, point de jalousies funestes, de refus de jouer, de maladies de commande, d'enrouements prémédités, et de migraines surtout !... rien de tout cela pour notre heureux et habile directeur...

Mais au contraire, à son seul signal, tous ses acteurs, intelligents et dociles, font à l'envi preuve de bonne volonté, de zèle et d'obéissance sans bornes à sa loi et à celle du mécanicien invisible.

Trop heureux directeur !

Trop rares artistes !

M'écriai-je, sans prendre garde à une troupe d'écoliers qui venait de passer, en chantant et en riant aux éclats, tout près de moi.

Les suivant de loin, je me trouvai bientôt au pied de cet escalier rapide que vous savez..., c'est-à-dire à la porte des bureaux du théâtre Joly.

J'entraî moi aussi avec la foule, me laissant guider par ses flots impatients et animés, sentant mon cœur bondir comme autrefois sous le poids si doux de l'attente, me sentant rajeunir au milieu de cette folle et insouciant adolescent, heureux d'être étourdi par les rires et les lazzi des turbulents écoliers mes voisins, dont j'enviais la joie si prompt et si franche ! Or, le plus âgé d'entre eux, qui se donnait des airs fort divertissants d'orateur, ne cessait de pérorer en gesticulant, sans doute pour faire prendre patience à la joyeuse troupe.

M'étant approché de lui, je l'entendis s'écrier, d'un ton moitié sérieux et moitié burlesque :

« Vivent les petits théâtres ! vivent nos théâtres à nous ! Ici point de cabales, point d'intrigues déshonnêtes, point de sifflets, point de propos insultants, point de couronnes de roses... et de foin ; ni on ne siffle, ni on n'applaudit, mais on rit... cela vaut bien mieux... et le spectacle, à peine fini, recommence, et le rire aussi... »

« — Vous avez raison, jeune homme ! »

« *Vivent surtout les théâtres de notre enfance !* »

Répondis-je presque involontairement à l'orateur lycéen.

Puis j'ajoutai :

« Si jamais vous visitez l'Italie, n'oubliez pas de voir à Milan, tout près de la place Fontaine, le théâtre *Carcano*, et, à Turin, celui du célèbre *Zandouille*, deux théâtres de la grosse joie et de la mordante satire... »

Le spectacle commença.

Vous dirai-je que je ne fus que médiocrement satisfait, tandis que mes jeunes voisins semblaient enchantés ?

Vous dirai-je que je me surpris regrettant cette humble *Crèche* de la rue Noire, qui me semblait si bien descendre en droite ligne des *mystères* du moyen-âge ?...

Je songeais même, au sortir du théâtre Joly, à clore cette longue promenade par une visite au petit théâtre de la rue Noire, lorsque mon voisin l'écolier beau parleur m'en détournait en me disant qu'on faisait des réparations à la salle de la *Crèche*.

Puis il ajouta en souriant, je crois, de mon désappointement :

« Les représentations de la *Crèche* sont toujours fort suivies durant l'hiver, mais plusieurs des principaux artistes de ce petit théâtre ont été, ou sont sur le point d'être mis à la retraite à cause de leur grand âge ou de leurs nombreuses infirmités... »

« Ainsi d'*Arlequin* et de *Paillasse*, que des héros du drame moderne ont remplacés ; ainsi du père *Coquard*, qui a brisé sa lanterne à chercher une seule rue de Lyon un peu propre... »

« Ainsi de la mère *Coquard*, ce type de notre ancienne politesse, qui s'est lassée, dit-on, à faire d'éternelles révérences, et qui fait la sourde oreille maintenant aux insatiables *encore une ! encore une !* de la foule indiscreète... »

« La mère *Gigogne* et son innombrable couvée d'enfants n'ont point abandonné l'ancienne administration, ce qui les honore infiniment... Mais comme la taille de cette première a considérablement diminué, elle vient de signer un nouvel engagement pour ne jouer que dans le ballet les nymphes, les sylphides... »

« Quant au père *Labrioche*, ce violoniste si généralement estimé et applaudi, il s'est senti tout-à-coup atteint d'une paralysie au bras gauche... l'effet de l'âge et de l'humidité... ce qui lui a valu d'être un matin brutalement arraché de sa niche et relégué dans je ne sais quel sombre grenier... »

« Tous ces personnages si fêtés de votre temps n'ont pas même obtenu une représentation à leur bénéfice ; ils ne se montrent que rarement devant le public ingrat et oublieux, et sans doute vous les trouverez beaucoup moins amusants qu'autrefois, car vous l'avez dit vous-même :

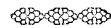
« Vivent l'âge des illusions... et les petits théâtres de l'enfance !... »

Ainsi parla le malin écolier, qui semblait narguer tous mes désenchantements.

Et il avait raison, le jeune collégien ; ce n'étaient pas tous les théâtres bien-aimés de mon enfance qui s'étaient écroulés... mais bien toutes mes illusions qui s'étaient évanouies !...

Heureuse enfance ! garde longtemps tes théâtres et tes illusions !...

Antony RÉNAL.



L'Homme au Fard.



VERNET, le comédien, avait un ami ou plutôt une connaissance de ces gens ennuyeux qu'on se trouve sans cesse traîner après soi, gens à griffes et à antennes qui se suspendent comme les hannetons et les araignées, courent à vos côtés dans la rue, vous tombent des nues en plein boulevard lorsque vous caressez les plus douces rêveries. Ces êtres malfaisants n'ont pour vous que deux phrases, une question et une requête. La requête de ce monsieur qui connaissait Vernet se bornait à peu de chose, il voulait entrer une fois sur la scène et dans les coulisses avec le grand comédien.

— Parbleu, lui disait Vernet, la chose est facile, et il tâchait de s'en débarrasser. Mais l'autre revint tant de fois à la charge, qu'il fallut bien s'exécuter. D'ailleurs on pouvait trouver là-dedans une mystification, et c'était le temps des bonnes dupes et du gros rire.

— Voici ce qu'il faut faire, dit Vernet, ce que nous faisons tous : vous achetez un pot de rouge et vous vous en frottez les joues sans mesquinerie, puis vous entrez, et à tous ceux qui vous demandent ce que vous cherchez, vous répondez seulement ces mots : *J'ai mon fard*. C'est la formule, vous comprenez, c'est l'*Abracadabra*, le *Sésame ouvre-toi*, vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement : *J'ai mon fard*.

— C'est cela. Toute porte vous sera ouverte, tout visage s'épanouira. On vous prendra pour l'un des nôtres.

— Quel service vous me rendez! les coulisses sont un séjour si charmant, je brûle d'y entrer depuis plus de dix années.

— Eh bien! vous aurez cette satisfaction. Adieu, mon très cher.

Vernet entra au théâtre, prévint le portier, les régisseurs, les acteurs ses camarades, et leur promit une bonne comédie. Il ne s'agissait pour eux que de dire au monsieur fardé: Que voulez-vous, monsieur?

Brunet fut le seul qu'on ne prévint pas.

L'heure du spectacle venue, l'homme au fard se badigeonne largement la figure, entre dans des gants blancs et se présente, non sans un battement de cœur, devant le concierge qui lui demande gravement: Où allez-vous?

— J'ai mon fard.

— Bien, monsieur; passez.

La joie du monsieur ne peut se décrire. Son fard lui représente les talismans les plus précieux. Qui sait! pensa-t-il; on entre peut-être sous cette rubrique à l'Opéra! aux Italiens! O Vernet, merci, merci, généreux camarade.

Tous les acteurs, tous les habitués de la scène, toutes les actrices les plus égrillardes s'approchèrent du monsieur avec l'interrogation à la bouche.

Il répondait avec aisance: Monsieur, Madame, j'ai mon fard. On le saluait, et il se croyait en paradis.

Arrive Brunet qui promenait son petit œil gris sur les planches du coulisseau à la frise. Il aperçoit ce monsieur tout rouge, dont les gants affectaient une insolente blancheur. — Qui diable est celui-ci? pensa-t-il. Je ne le connais point. En conséquence, après quelques savantes évolutions parmi les pompiers et les comparses, il se place auprès de l'homme au fard, le salue avec cette demi-politesse qui est une très grande impolitesse chez les directeurs.

— Qui êtes-vous, monsieur, s'il vous plaît?

— Monsieur..... répliqua l'autre en montrant ses joues (Il avait tant de fois dit j'ai mon fard, qu'il croyait pouvoir supprimer la phrase et la remplacer par le geste.)

— Je vois bien votre figure, dit tranquillement Brunet, mais je ne la connais pas....

— J'ai mon fard, reprit l'homme avec aménité.

— En effet, monsieur, vous avez du rouge, cela ne regarde que vous; mais que venez-vous faire ici?

— Je croyais vous avoir fait observer que j'ai mon fard.

— Eh parbleu! oui, vous me l'avez fait observer; mais enfin qui êtes-vous et que voulez-vous?

— Comprenez donc, monsieur, que j'ai mon....

— Que le diable vous emporte! et promptement avec votre fard; c'est un fou, ce monsieur; pourquoi laisse-t-on entrer ici les fous? Holà, Victor! Joseph! Renaud! jetez-moi ce fou-là dehors.

On emporta l'homme fardé, qui répétait encore dans l'escalier: J'ai mon fard.

La représentation de *Robert-le-Diable* annoncée pour dimanche, et dans laquelle Mad. Camoin, première danseuse, devait débiter par le rôle de la Nonne, ne pouvant avoir lieu vu l'indisposition de cette dame; Mad. Finart, bien qu'à peine rétablie, a consenti à faire son premier début dans *la Sylphide*. Nous espérons que cette artiste, déjà si complètement appréciée comme danseuse, ne pourra qu'être bien accueillie dans les rôles qu'elle devra jouer comme mime, par son nouvel engagement, qui l'appelle à partager cet emploi avec Mad. Camoin.

DE TRISTIBVS FRANCIÆ

LIBRI QVATVOR, etc.

Les calamités de la France, poème en quatre chants sur les guerres de religion, publié pour la première fois, d'après un Ms. de la Bibliothèque de Lyon, aux frais et par les soins de M. Léon Cailhava. — 1 vol. in-4° de xvj et 117 pages, orné de frontispices et de 39 vignettes gravées sur bois; tiré à 120 exemplaires. Lyon, imprimerie de Louis Perrin, 1840.



Le manuscrit (1) qui a fourni la matière de cette publication a échappé à la connaissance des plus savants bibliographes, et le P. de Colonia est le seul qui l'ait mentionné. Cette circonstance, que M. Cailhava signale dans sa préface, fera à elle seule la fortune de son livre auprès des amateurs qui tiennent à posséder tous les documents relatifs aux guerres de religion, et qui, en général, les estiment d'autant plus qu'ils sont moins connus. A part cet intérêt de curiosité, le

(1) Ce Ms. avait appartenu à Ferdinand Michel, abbé d'Ainay, qui le tenait, à ce que nous présumons, du fameux bibliophile Michel Brochard (et non Bochart, comme l'appelle Perneti, *Lyonnois dignes de mémoire*, II, 294). L'abbé Michel, quelques années avant sa mort, arrivée le 14 décembre 1740, avait vendu sa bibliothèque à la ville de Lyon, et le Ms. *De Tristibus Franciæ* en faisait sans doute partie, puisqu'il porte l'ancien sceau de la première bibliothèque publique de la ville de Lyon, fondée, en 1731, par l'avocat Pierre Aubert. E. D.

poème *De Tristibus* n'offre rien qui doive lui donner place parmi les ouvrages importants de la même époque. C'est un abrégé assez succinct, qui commence à la prise d'armes de 1562 et qui finit en 1586 (1), au plus fort de la guerre dite *des Trois Henris*. Un feuillet arraché au Ms. cause une lacune en cet endroit; mais vraisemblablement le dégât ne porte que sur l'épilogue, et la partie absente n'ajoutait pas un fait de plus à ceux qui se trouvent rapportés auparavant. On doit regretter que l'ouvrage s'arrête là, parce que l'auteur, alors mieux informé, commençait à donner, sur les mouvements de l'armée royale en Dauphiné, certains détails dont l'histoire locale pourra tirer parti. Les succès du gouverneur de Lyon devant Moyrenc et La Mure ouvrirent avec bonheur, pour le parti de la ligue, une campagne sur laquelle on ne sait presque rien. On aimerait mieux suivre le vainqueur dans sa marche au milieu des montagnes, que voir recommencer, pour la centième fois, les plates lamentations au milieu desquelles s'interrompt le poème.

Comme composition littéraire, le *De Tristibus* est au-dessous du médiocre. Outre que la disposition en est confuse et qu'on ne remarque aucun goût dans le choix des événements dont il embrasse le récit, la quantité syllabique y est meurtrie à chaque instant; ou bien l'auteur, pressé de mesurer son vers *quand même*, se laisse aller aux constructions les plus bizarres. Voici quelques échantillons de ces licences qui sont perpétuelles dans le poème :

O fera mors, cepisti illustrem tam cito quare? etc.
Edes dirumpere totas
Inchoat, omnes crematuris ignibus has dans, etc.
Alloquitur Montpanserum mor scandal equum qui, etc.

Mais ces affreuses violations du rythme et du bon sens n'ont rien à démêler avec notre critique. Aussi bien M. Cailhava, en mettant ce livre en lumière, n'a rien moins que prétendu enrichir le domaine des muses latines. Comme il a trouvé son modèle, il l'a reproduit, et nous n'avons rien de plus à exiger de ses soins. Ce que nous aurions désiré, c'est qu'en éditeur communicatif, M. Cailhava se fût montré moins avare des trésors d'érudition qu'il possède dans sa mémoire et dans sa bibliothèque. Plusieurs passages du poème demandaient à être éclaircis par des notes, que nul plus que lui n'était capable de rédiger. Sans doute les explications générales qu'il donne dans sa Notice préliminaire, suffisent à la rigueur; cependant les hommes spéciaux comme lui sont trop enclins à oublier qu'aujourd'hui tout lecteur a besoin d'être mené à la lisière. Autrefois, c'eût été injurier son public que de donner trop d'explications sur un texte moderne; à présent l'excès en ce genre n'est plus à craindre, et au contraire, la circonspection pourrait devenir un grief contre: notre précipitation à travailler, ou, si l'on veut, notre paresse, nous porte à aimer de prédilection la besogne toute faite. Nous sommes tous un peu comme le bourgeois gentilhomme: nous savons le latin; mais nous ne sommes pas fâchés qu'on s'explique avec nous, comme si nous ne le savions point.

L'auteur du *De Tristibus* n'est nommé nulle part. M. Cailhava suppose qu'il était lyonnais ou habitant de Lyon, d'après les détails qu'il donne sur les ravages commis dans les églises de Saint-Jean et de Saint-Irénée. Nous sommes pleinement de cet avis, et nous ajouterons qu'il était *prêtre* (2) et attaché à la personne de l'archevêque de Lyon, autant qu'on peut l'inférer de sa haine contre les calvinistes, de ses fréquentes doléances sur la condition du clergé romain, enfin du rôle qu'il fait jouer à Pierre d'Épinac aux états de 1576. Historien partial autant que méchant poète, il appelle Lanoue un maître insigne, *sublimis proditor*; il peint Coligny comme un monstre altéré de sang et dominé de l'ambition de régner; en trois vers, il raconte le massacre de la Saint-Barthélemy: Le roi marie sa sœur au roi de Navarre; on s'en réjouit à Paris; mais la joie est suivie de pleurs amers. Gaspard est frappé de plusieurs balles, et une foule d'hérétiques subissent le même sort.

Les images (3) dont le poème est accompagné sont, sans contre-dit, ce qu'il y a de plus curieux dans le livre de M. Cailhava. L'éditeur les a fait graver sur bois, d'après les dessins du Ms.; et il les offre comme complément au recueil de Perissim et de Tortorel, que recherchent avec tant d'empressement les collecteurs d'estampes historiques. On y voit représentées, l'une après l'autre, les grandes scènes décrites dans l'ouvrage; et conformément à la défini-

(1) 1586. L'auteur de l'article, M. J. Q., avait probablement écrit 1580, car nous croyons que le poème finit à cette année. Il y est en effet question, à la page 116, la pénultième, du départ de Mayenne et de Mandelot pour le Dauphiné; or, on voit dans nos actes consulaires que Mayenne partit de Lyon le 25 août 1580, et Mandelot le 25 du même mois. E. D.

(2) Pourquoi l'auteur du *De Tristibus* serait-il plutôt prêtre que laïque? On comptait alors, surtout dans nos contrées, un grand nombre d'antagonistes de Calvin qui n'étaient pas prêtres, quoiqu'ils fussent animés d'une haine vigoureuse contre l'hérésie genevoise: Claude de Rubys, Etienne du Troncy, Léonard de La Ville et plusieurs autres Lyonnais qui, dans leurs écrits, ont combattu avec énergie les nouvelles doctrines, n'étaient pas prêtres. Au reste, si l'auteur du *De Tristibus* eût été prêtre, il est à présumer qu'il n'aurait pas laissé échapper autant de solécismes et de barbarismes qu'il y en a dans son épopée. E. D.

(3) Ces images sont au nombre de 39. Il y en avait une 40^e qui se trouvait sur le feuillet qui manque à la fin du volume. Ce feuillet déjà n'existait plus lorsque Delandine décrivit le Ms., puisqu'il dit que le *dernier* dessin (c.-à-d. le 39^e) représente le siège de Murat. E. D.

tion de Gabriel de Saconay, que *huguenots* vient de *guenoux* ou *guenons*, les calvinistes y sont constamment figurés avec des figures de singes. Cette conception de l'artiste facilite singulièrement l'intelligence de chaque sujet; tandis que, d'un autre côté, l'exactitude avec laquelle est rendu le lieu de chaque action, fait de cette série de tableaux un état pittoresque de la France au XVI^e siècle.

Nous ne saurions terminer cet article sans payer un tribut d'éloges au typographe habile dont s'est servi M. Cailhava. Grâce aux presses

de M. Louis Perrin, le *De Tristibus* est un livre digne des plus beaux temps de l'imprimerie lyonnaise. J. Q. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. II, p. 402-5.)

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE, rue de la Préfecture, 6, sont provisoires; à partir du 25 juin proch., l'Administ. centrale du Journal sera transportée rue de l'Arbre-Sec, 31.

Berlines-Postes

DU COMMERCE,

RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, 12, A PARIS.

NOUVEAU SERVICE EN POSTE

De CHALON à PARIS,

EN 35 HEURES.

Correspondance directe

DE LYON A CHALON

AVEC LES

PAPIN DE LA SAONE,

Bateaux à vapeur en fer, partant tous les jours du quai Peyrollerie.

AVIS AUX VOYAGEURS.

On assure les places de LYON A PARIS aux bureaux de la *Société Lyonnaise*, port des Cordeliers, 59.

Café-Restaurant

NEPTUNE.

Quai Villeroy, 2.

A compter de ce jour, on servira dans ledit établissement des glaces à 40 cent., demi-glaces à 25 cent.

La modicité du prix ne diminuera en rien la parfaite qualité ainsi que la quantité.

Fruits, Fromages, Biscuits et Mousse de chocolat, glacés, pour soirées. On traitera favorablement, à l'égard des prix, avec les personnes qui daigneront accorder leur confiance.

Pavillons et salons au premier étage pour le service des glaces.

Entrée particulière par la rue du Pont-de-Pierre.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin.

Grande et belle collection

DE STATUES, BAS-RELIEFS, etc., etc.



AUGUSTINI

MOULEUR,

Place Bellecour, 19,

A l'honneur de faire ses offres de service à MM. les artistes, amateurs et chefs d'institution, qui trouveront dans ses ateliers tout ce qui peut servir à l'étude du dessin. Il possède un grand nombre de moulages pris sur les *originaux antiques*, ainsi que sur les productions des *grands maîtres modernes*; de nombreux bas-reliefs; toutes les *frises du Parthénon*, en 50 morceaux; le *Triomphe d'Alexandre*; de beaux modèles pris sur nature vivante, etc.

MM. les ecclésiastiques trouveront chez lui beaucoup de sujets de piété, entre autres un *magnifique Christ en croix* récemment moulé par lui, sur un ivoire d'un grand prix.

MM. les architectes qui lui confieront des *travaux de décors* auront lieu d'être satisfaits de la modération de ses prix et de son activité.

Il se charge de mouler la tête des personnes mortes, et de faire exécuter les bustes d'une parfaite ressemblance.

SERVICE

De Lyon à Aix-les-Bains

ET CHAMBÉRY,

PAR BATEAUX A VAPEUR EN FER.

Départs tous les jours, à trois heures du soir.

BUREAUX: Cours d'Herbouville, 4.

A VENDRE,

POUR CESSATION DE COMMERCE,

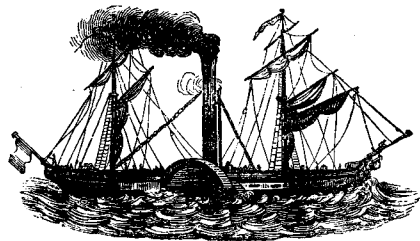
FONDS DE VINAIGRE,

Bien situé et bien achalandé, place Lévis, n° 2.

S'y adresser.

Compagnie générale

DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



DÉPARTS TOUS LES JOURS,

DU PORT DE LA CHARITÉ,
à **CINQ** heures du matin,

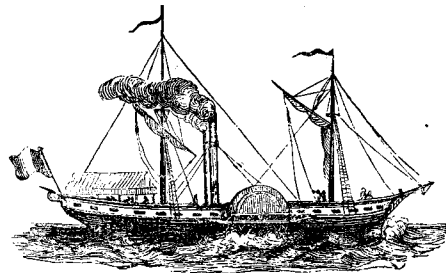
POUR

**VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE,
ARLES ET MARSEILLE.**

BAISSE DE PRIX.

Les bureaux sont: Place des Terreaux, 16;
quai et place de la Charité, 28.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE,

Se charge des Passagers aux prix suivants:

BEAUCAIRE et **AVIGNON,**

Premières 6 fr., Secondes 4 fr.

VALENCE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Départ du quai de la Charité.

Les Bureaux sont quai Monsieur, 119.